
Judith LYON-CAEN, *La Griffes du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*

Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2019, 304 pages

Antonino Sorci



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22797>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22797

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 429-431

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Antonino Sorci, « Judith LYON-CAEN, *La Griffes du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 03 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22797> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22797>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



L'engagement d'interrogation est aussi lié à l'ambiguïté du questionnement politique et à la quête d'une autonomie littéraire. Deux écrivains sont retenus, Mohammed Dib et Salim Bachi. Pour le premier la question de l'engagement est liée à « *un souci d'universalité* » et à « *une collaboration active du lecteur* ». Pour le second est mobilisé le topos de l'errance pour affaiblir l'éthique de la lutte et mettre en doute la valeur de l'engagement. L'auteur écrit : « Loin d'attester, ils inquiètent, interrogent, maintenant par là l'autonomie de la littérature par rapport à ces mêmes enjeux politiques. »

Ce troisième chapitre consacré surtout à l'analyse littéraire dans un but démonstratif, et la typologie des textes retenus mettant en perspective une production importante reste néanmoins discutable par la juxtaposition de figures littéraires de stature et de positionnements différents comme la comparaison entre Waciny Laredj, écrivain de langue arabe démocrate et auteur d'une œuvre conséquente, et Youcef Zirem, un auteur de la mouvance berbériste dont la stature d'écrivain n'est pas de la même teneur et par la focalisation sur les stratégies des écrivains dominants dans le champ littéraire tels Boudjedra et Ouetta.

Le dernier chapitre dont le titre « Une France algérienne ? Entre marché et économie » (243-320) annonce le dilemme auquel se trouvent confrontés les écrivains exilés en France décrit l'ambivalence du marché éditorial français. Ce dernier, tout en promouvant la littérature algérienne qui bénéficie dans les années 1990 d'une réception particulière et d'un succès commercial indéniable, l'enferme toutefois dans son étiquette nationale. T. Leperlier explique que « l'intérêt politique pour la crise algérienne en est assurément l'une des raisons principales, comme c'est souvent le cas pour les littératures périphériques ». L'auteur souligne combien la littérature notamment francophone ou traduite « soumise au marché français » est soupçonnée d'opportunisme et son édition et sa réception d'ethnocentrisme. Il ajoute : « quoique bien intégrés au marché éditorial français, les écrivains algériens ne sont que peu intégrés au champ littéraire français » (p. 257). Ce qui expliquerait l'émergence de la revue *Algérie Littérature l'Action* en 1996 à Paris et sa tentative de construction d'une autonomie littéraire entre la France et l'Algérie et celles de maisons d'édition privées en Algérie notamment El-Ikhtilaf et Barzakh à Alger qui « profitent d'un vide culturel qui n'est pas encore investi par l'état » (p. 315) constituant un véritable pôle littéraire. T. Leperlier relève que la fin de la guerre civile est caractérisée par un double phénomène de « relative dépolitisation » et de « dépoliarisation », et la vitalité

de l'édition algérienne s'explique par la réintégration des mouvances d'opposition et la volonté politique de « réancrer la littérature algérienne de langue française sur le sol algérien » tout comme la relance de la politique du livre s'est accompagnée de la diplomatie d'influence française avec l'Année de l'Algérie en France en 2003. Si l'auteur appelle à nuancer l'ethnocentrisme éditorial et critique français vis-à-vis de la littérature algérienne, on peut s'interroger sur le maintien de la France comme lieu d'influence et de légitimation des productions algériennes et le traitement inégal qui leur est réservé ; aspect qui remet en cause la quête de l'autonomie littéraire du champ littéraire algérien. Ceci dit, ce dernier chapitre bien documenté, au regard des sources consultées et des entretiens soutenant cette étude, offre des données précieuses sur la littérature algérienne et ses conditions de lisibilité.

Face aux cadres généraux qui définissent le champ littéraire et aux questions que pose leur ordre établi, l'étude de T. Leperlier met en évidence une situation et un angle de vue inédit en considération de nouvelles structurations de l'histoire littéraire de l'Algérie, du moins pour la décennie choisie par l'auteur. Cette étude considérable et bien étayée du champ littéraire algérien, bien complexe, et de l'évolution du rôle de l'écrivain en période de crise montre à quel point les enjeux politiques et économiques s'imbriquent quand il s'agit d'appréhender l'autonomie littéraire de ce champ. Elle révèle la renégociation permanente de cette double imbrication rendant difficile l'autonomie du champ face à la crise et entachant de soupçon son rapport avec l'ancienne puissance coloniale. Cette recherche passionnante, se distingue des autres études sur la littérature algérienne car la travaillant d'un point de vue sociologique et littéraire et menant de front la prise en charge d'écrivains de langue arabe et de langue française, elle ouvre incontestablement des perspectives nouvelles pour la recherche ciblant les littératures « minorées » ou postcoloniales.

Eldjamhouria Slimani

Université Hassiba Benbouali de Chlef, DZ-02000

Chlef, Algérie

s.eldjamhouria[at]univ-chlef.dz

Judith LYON-CAEN, *La Griffure du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*

Paris, Gallimard, coll. NRF Essais, 2019, 304 pages

En plus d'avoir brouillé les frontières entre fait et fiction, la mouvance « panfictionnaliste », à savoir la tendance répandue à assimiler le domaine de la fiction à celui de la réalité, qui a secoué le monde de la recherche

en sciences humaines et sociales, ces dernières années, a également contribué à modifier les relations entre l'écriture de l'Histoire et l'exploration du fait littéraire. Si, d'un côté, influencés par les thèses récentes des théoriciens du *storytelling*, les spécialistes du domaine littéraire ont de plus en plus tendance à ignorer les différences de caractère structurelles qui séparent le récit fictionnel du récit factuel, de l'autre, la démarche des historiens reflète désormais la méfiance croissante ressentie par ces derniers vis-à-vis du phénomène littéraire vu dans sa totalité. Parmi les multiples mérites de cet ouvrage de Judith Lyon-Caen, il y a celui d'avoir effectué une première tentative visant à rétablir un rapport fructueux entre les domaines de l'histoire et des études littéraires. Le point de départ est constitué par la lecture que l'historienne propose, dans les sept chapitres qui composent son ouvrage, de la nouvelle *La Vengeance d'une femme* de Jules Barbey d'Aurevilly, publiée avec les cinq autres *Diaboliques* en 1874. À travers l'interprétation de ce texte, l'auteure souhaite entraîner le lecteur dans ce qu'elle définit comme une « expérience de lecture *historienne* » : « historienne, et d'historienne, car il s'agit bien de produire un savoir sur le passé, de faire de l'histoire ; mais c'est aussi pleinement une expérience de lecture, par ce qu'elle implique d'engagement singulier et de part interprétative » (p. 21). Ce genre de lecture, précise l'auteure, ne vise pas à remplacer celle, adoptée habituellement par l'historien, « qui consiste à dégager la valeur *documentaire* du texte » (*ibid.*), mais plutôt à enrichir celle-ci avec l'analyse de ce que la lecture documentaire tend à négliger en le classant comme un simple « reste du littéraire ». Ce dernier est représenté par les « mondes fictionnels », projetés par l'œuvre littéraire et intégrés par les lecteurs au cours de l'acte de lecture, dont l'étude est traditionnellement l'apanage de la critique littéraire. Bien qu'il ne soit pas totalement dépourvu de « signification historique » (*ibid.*), ce « reste du littéraire » demeure en dehors de l'analyse de l'historien qui ne le reconnaît pas comme une ressource historique à part entière. C'est dans le fait d'avoir su reconnaître ce « reste » comme un « instrument d'une exploration des possibles du passé » (p. 33), donc dans la mise en évidence d'un des points de contact possibles entre analyse littéraire et lecture historique d'un texte littéraire que réside l'un des principaux mérites de la démarche interprétative de J. Lyon-Caen, brillamment exposée ici.

L'ouvrage s'ouvre avec la narration du début de la nouvelle de J. Barbey d'Aurevilly : un soir de 1846 à Paris, un homme, séducteur invétéré, suit une jeune prostituée le long du boulevard des Italiens jusqu'à son domicile situé dans une rue sordide. Arrivé au seuil

de l'appartement de la fille, l'homme aperçoit deux torchères luxueuses qui s'accordent mal avec la misère des lieux : « Deux griffes de bronze, chargées de bougies, incrustées dans le mur, [qui] illuminaient avec un faste étrange une porte commune d'aspect » (p. 11). Une fois franchi ce seuil, une autre histoire commence : la prostituée se révèle être une duchesse dont le mari, un grand d'Espagne, a fait assassiner l'homme qu'elle aimait secrètement. Pour se venger, la duchesse a voulu déshonorer le nom de son mari en menant une vie de fille des rues sur les trottoirs parisiens. Ainsi le lecteur découvre-t-il un univers fait de passion et de sens de l'honneur, un univers fictionnel situé dans une Espagne de légende. Ce début d'histoire sert de métaphore afin d'illustrer la démarche propre à l'historien : arrivé au seuil de la matière romanesque, signale l'autrice, l'historien fait halte et préfère ne pas s'aventurer dans un univers qui lui est étranger, cédant ainsi le pas au critique littéraire. Au contraire, le propos de l'ouvrage consiste en une tentative de franchissement de la frontière qui sépare le travail de l'historien de celui du critique littéraire, sans pour autant renoncer à vouloir offrir une interprétation « historique » du texte analysé. La disposition des chapitres suit le mouvement de franchissement de cette frontière : au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture, on s'éloigne de la dimension purement documentaire du texte pour s'aventurer progressivement dans l'analyse de son univers fictionnel. Après un premier chapitre consacré à la confrontation entre savoir historique et texte littéraire (p. 71-94), notamment à propos des lieux et des formes de la prostitution dans le Paris du 19^e siècle, et un deuxième (p. 95-121) consacré à l'analyse des conditions d'écriture, des formes de publication et de la variété des appropriations de *La Vengeance d'une femme*, on passe à l'analyse de certains éléments de la nouvelle de J. Barbey d'Aurevilly qui représentent, selon l'autrice, de véritables « griffes du temps » : un nombre de détails et d'images dans le texte apparaissent comme des « traces d'expériences passées, d'expériences du passé et d'expériences d'écriture dans le passé » (p. 122). J. Lyon-Caen insiste sur le fait que ces éléments peuvent beaucoup apprendre sur l'expérience de vie parisienne au 19^e siècle, et leur interprétation en tant que « marques mémorielles et historiques des années 1840 » (*ibid.*) donne lieu à ce qu'elle définit comme une « herméneutique historienne » (p. 35), capable d'exploiter la « signification historique » que ceux-ci possèdent. Tel le chasseur décrit par Carlo Ginzburg dans *Mythes, emblèmes, traces* (trad. de l'italien par M. Aymard et al., Paris, Flammarion, 1989 [1986]), capable de reconstruire les mouvements et formes de ses proies grâce à l'interprétation des traces laissées par

celles-ci, l'historien peut reconstruire une expérience de vie du passé grâce à l'interprétation d'un nombre de « traces » laissées dans le texte par le romancier. Les chapitres restant sont consacrés à la lecture de ces « marques mémorielles » présentes dans *La Vengeance d'une femme* : la couleur de la robe portée par la duchesse dont l'analyse fait l'objet du troisième chapitre (p. 122-140) peut révéler les « usages sociaux de la couleur, des étoffes, des accessoires vestimentaires » (p. 129) de la vie parisienne entre les décennies 1830 et 1840, une statuette de bronze nommée « Madame Husson » dont l'obscénité frappe l'imagination du protagoniste de la nouvelle peut être utile dans la tentative d'esquisser la culture érotique de l'époque (chap. 4, p. 141-168), la façon dont certaines scènes de la vie parisienne des années 1870 sont recréées par le romancier ouvre à la compréhension de « l'histoire de Paris, de ses espaces, l'histoire de l'expérience des individus qui ont passé par "cette époque" » (p. 191, chap. 5 et 6, p. 179-197 et 198-216). L'ouvrage s'achève sur une réflexion à propos de ce que l'auteur définit comme un « régime aurevillien d'historicité », à savoir « un régime introverti où le présent tourne le dos à l'avenir, se repaissant des vies d'antan » (p. 226) et où le temps de l'écriture « n'apparaît que comme un présent informe et infime, voué à une viduité croissante, mais ouvert à toutes les *hantises*, spectres intimes et historiques, souvenirs des récits d'autrefois » (*ibid.*).

La Griffure du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature constitue un excellent exemple de la façon dont le travail de l'historien peut se prêter au dialogue interdisciplinaire sans que ses fondements méthodologiques se trouvent menacés. Nous espérons que cette « expérience de lecture historique » puisse s'ouvrir aussi à des dialogues disciplinaires autres que ceux entre l'histoire et les études littéraires. La mobilisation des savoirs appartenant à une discipline comme la narratologie par exemple, surtout en ce qui concerne ses déclinaisons en narratologie « transmédiatique », « cognitive » et « énéactivistique », peut s'avérer utile en vue de l'exploration des expériences de vie du passé. D'autres objets d'analyse peuvent également être étudiés dans cette optique. L'écriture de l'histoire peut être enrichie par l'application de l'« herméneutique historique » à des artefacts fictionnels autres que les objets littéraires : les exemples parmi des dispositifs fictionnels tels les œuvres filmiques, les jeux vidéo et la bande dessinée ne font pas défaut.

Antonino Sorci

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, CERC, F-75005
Paris, France
Antosorci[at]hotmail.it

Jean-Max NOYER, *Les Intelligences collectives dans l'horizon du trans et posthumanisme*

Londres, Iste Éd., coll. Systèmes d'information, web et société, série Technologies intellectuelles, 2017, 226 pages

Avec cet ouvrage paru dans la série « Technologies intellectuelles » aux éditions Iste qu'il co-dirige avec Maryse Carmes, Jean-Max Noyer examine les caractéristiques que revêt le développement des nanotechnologies, biotechnologies, informatiques et sciences cognitives (NBIC) et les transformations qu'il engendre dans les modes de vie. L'auteur étudie les nouvelles formes d'intelligence émergeant depuis quelques décennies au sein des sociétés occidentales en questionnant la manière dont la production, l'agencement et l'exploitation des *big data* contribuent au renouvellement des modes d'existence des espèces, qu'elles soient humaines ou non humaines, vivantes ou non vivantes. Il s'agit plus spécifiquement d'explorer les processus contemporains d'*artificialisation* et de *cérébralisation* du monde qui seraient selon le chercheur, au cœur d'une utopie concrète porteuse d'une bifurcation anthropotechnique majeure » (p. 9). Ambitieux, le livre est structuré en trois parties : d'abord, sont explorées les différentes composantes technoscientifiques et les diverses logiques écosystémiques qui animent l'intelligence collective ; ensuite, est traitée l'incarnation des intelligences collectives dans le trans et le posthumanisme ; enfin, sont analysés les systèmes dits encyclopédiques d'indexation, d'automatisation techno-sémantique des données à l'échelle micro et macro-spatiale.

Malgré cette architecture tripartite et un effort certain de structuration des idées, il n'est pas facile d'identifier le contenu et la trame de chaque partie et leur inter/intra-cohérence. Plus globalement, le lecteur peut ressentir, dès les premières lignes et jusqu'aux dernières, un sentiment de mécompréhension face à la formulation d'analyses très abstraites, complexes voire compliquées. En guise d'exemple, la citation suivante qui de mon point de vue est représentative d'une manière d'écrire manquant de simplicité : « Nous observons, de l'intérieur du monde des fragments de la conversion topologique cerveau-monde, dont les univers documentaires sont l'expression et l'exprimé – sous les conditions variables de régimes d'écritures et de substances d'expression multiples, de cérébralités en réseau de plus en plus arachnéennes et plastiques » (p. 200-201). De surcroît, les tableaux, graphiques et schémas présentés et commentés sont très denses et, pour la plupart, d'une technicité pointue. Si l'ouvrage s'adresse à une communauté de